

# Le but, c'est le chemin,

Mettre un pied devant l'autre. Et recommencer. La marche à pied, l'une des activités primitives de l'homme, peut parfois, lorsqu'on est très fatigué, se résumer à cette définition. Elle remonte au temps où Homo sapiens marchait pour trouver sa nourriture. Longtemps après, elle a été le seul moyen de se déplacer et de communiquer, de conquérir des terres. Au Moyen Age, paysans, pèlerins, marchands ou prêtres, tout le monde marchait, du moins tous ceux qui n'avaient pas le luxe de se payer une monture ; on appelait l'infanterie la « piétaille », du latin *pédito*, « aller à pied ».

La piétaille aujourd'hui, prend sa voiture ou son ordinateur pour aller faire ses courses, et il nous faut donc réinventer la marche... Ainsi donc devient-elle balade, rando, trick, *hike*. Nordique, rapide *fast*. On s'équipe de bâtons pour soulager les genoux, on achète une poche à eau pour éviter de s'arrêter pour sortir une gourde du sac. On panique quand le GPS est déconnecté car on a jeté les vieilles cartes IGN, et de toute façon on a beaucoup de mal à lire les courbes de niveau. De retour en ville, on offre à sa belle-sœur un bracelet qui compte les pas (10000 par jour au minimum).

On va chercher des idées de balades au Salon du randonneur. Et surtout, avant, après, ou pendant, on lit un livre sur la marche ; de Bernard Ollivier, Jean-Christophe Ruffin, Axel Kahn, etc... Car la balade accède au rang de médicament de l'esprit, le carburant de la pensée, de véhicule de la sagesse retrouvée. Nietzsche l'avait dit : « Seules les pensées qu'on a en marchant valent quelque chose ». Rousseau aussi ne « pouvait méditer qu'en marchant ».

Tout cela est vrai, agréable et désirable ; mais quand la marche devient un marché, la promenade une mode, la rando un exercice intellectuel ou spirituel, il faut s'interroger. Aurions-nous à ce point perdu le plaisir et le souvenir du rythme naturel de nos pas, de sa respiration avec la terre, qu'il nous faudrait trouver des motivations, des méthodes, des objectifs, voire des raisons philosophiques pour marcher ?

Heureux celui qui marche sans but... Qui retrouve le plaisir instinctif de grimper et de descendre, de capter ces instants d'éternité qui éclosent le long des vagabondages, l'allée qui s'ouvre dans les sous-bois, le sentier qui se rétrécit puis s'arborescène sur la pente, l'arrivée au col, le pull qu'on enfle, les godasses qu'on délace le soir, le sac devenu trop lourd et qu'on jette sur la terrasse du refuge. Ces longs moments de silence où l'âme s'entretient avec elle-même ou avec le rien.

Où le but n'est rien d'autre que le chemin.

Éric MEYER, Rédacteur en chef de GEO